

PÔLES D'ATTRACTION, D'ARGENT ET DE COLLECTION : PARIS-NORVÈGE, VERLAINE-HAMSUN

L'hiver 1826-1827 dut être sévère. Le 13 janvier 1827, Victor Hugo expliqua en ces termes la raison qui l'avait empêché d'aller voir son ami, le philanthrope baron Taylor :

Adieu, mon cher et noble ami, mille pardons d'une importunité qui vous aurait donné l'ennui de ma visite, si la route était plus praticable de mon pôle arctique de la rue de Vaugirard à votre pôle antarctique de la rue de Bondy¹.

Quatre kilomètres séparaient alors Hugo — qui vivait depuis juin 1824 au numéro 90 de la plus longue voie de Paris *intra-muros*² — de son ami Isidore Justin Séverin Taylor, qui allait devenir administrateur général de la Comédie Française en 1831. Taylor habitait quant à lui au numéro 68 de la rue de Bondy, actuellement la rue René-Boulanger, dans le 10^e arrondissement. L'auteur des *Contemplations* connaissait déjà assez bien cette rue, car dans l'hôtel de Rosambo aux numéros 62-64, il avait pris part — aux côtés de Balzac, Mérimée, Musset, Rossini et Sand — au salon de la comtesse Merlin³.

Quelque soixante ans plus tard et de l'autre côté du jardin du Luxembourg, un autre poète résida rue de Vaugirard. À plusieurs reprises, Paul Verlaine vécut au numéro 4, dans le bâtiment qui fait l'angle avec la rue Monsieur-le-Prince⁴. La plaque actuellement apposée sur la façade du bâtiment indique les dates exactes, même si elle suggère une continuité qui n'en fut pas une : « De mars 1889 à décembre 1894 le poète Paul Verlaine a fréquenté cet hôtel ».

Cette adresse est loin d'être inconnue des biographes qui ont étudié les dernières années de la vie du poète. On sait par exemple que c'est Maurice Barrès qui lui trouva et retint cette chambre⁵, et qu'il s'agit d'une des nombreuses adresses du poète à l'époque :

Dieu sait pourtant si Verlaine eut des domiciles multiples !... Il habita successivement rue de la Huchette ; hôtel Royer-Collard, rue Royer-Collard ; hôtel Lisbonne, 4, rue de Vaugirard ; 48, rue du Cardinal-Lemoine ; 187 et 210, rue Saint-Jacques ; hôtel des Mines, boulevard Saint-Michel ; rue Descartes ; rue des Fossés-Saint-Victor et finalement rue Descartes ; encore ne notons-nous que les endroits où le poète fit un séjour quelque peu prolongé.

Ce fut rue Royer-Collard que Verlaine institua des « soirées » dont il nous a conservé le souvenir dans un amusant croquis et où se rencontrèrent Villiers de l'Isle-Adam, Rachilde, Jean Moréas, Ary Renan, Vicaire, Maurice Baud, Émile Lebrun, Paterne Berrichon, Ernest Raynaud et Stéphane Mallarmé⁶.

Quelque redevable qu'il fût envers Barrès et Robert de Montesquiou pour l'organisation de la mensualité qui lui permit de rester habiter à l'hôtel de Lisbonne, Verlaine connaissait en fait déjà l'endroit depuis plusieurs années, car son ami Raymond Maygrier l'y avait amené pour la première fois en 1886⁷. Si Barrès pensa sans doute que ce soutien financier répondait à un véritable besoin pécuniaire, ce ne fut pas tout à fait le cas, du moins à en croire Georges Zayed :

¹ Victor Hugo, *Correspondance. Lettres à la fiancée*, t. I, Paris, Albin Michel, 1847, p. 438.

² Il s'agit de la première adresse du jeune couple marié en octobre 1822, adresse où la fille de Hugo, Léopoldine, naquit en août 1824.

³ Voir Mme la comtesse de Bassanville, « Le Salon de la comtesse Merlin », dans *Les Salons d'autrefois : souvenirs intimes*, Paris, J. Victorion, s. d., p. 111-167.

⁴ La demeure des Hugo, au numéro 90, est située à l'ouest du jardin, de l'autre côté même de la rue de Rennes ; les plus petits numéros de la rue de Vaugirard se trouvent dans le tout début de la rue, qui traverse le triangle formé par le boulevard Saint-Michel, la rue Racine et le jardin du Luxembourg.

⁵ Frédéric-Auguste Cazals et Gustave Le Rouge, *Les Derniers Jours de Paul Verlaine*, Genève, Slatkine, 1983 [1923], p. 105.

⁶ *Ibid.*, p. 103-104.

⁷ Fernand Clerget, *Paul Verlaine et ses contemporains par un témoin impartial*, Genève, Slatkine Reprints, 1980 [1897], p. 66.

Verlaine, tout en gardant sa chambre à l'hôtel de Lisbonne, 4, rue de Vaugirard, chambre payée en partie par la pension de 150 francs versée par le comité formé sur l'initiative de Barrès et de Montesquiou [...] avait loué une autre chambre, rue du Cardinal-Lemoine où il se réfugiait volontiers auprès de sa chère mais irascible Eugénie, qui lui déchirait ses manuscrits¹.

Quant à l'hôtel de la rue de Vaugirard, le papier à en-tête de l'établissement se présentait ainsi :

GRAND HOTEL DE LISBONNE
4, rue de Vaugirard, 4
PARIS
—
R O B E R T
Propriétaire
Pension de Famille
Chambre depuis 25 jusqu'à 60 francs par mois
Déjeuners et Dîner sur commande².

Le patron, Monsieur Robert, était messin comme le poète³. Une autre riveraine de la rue de Vaugirard était blanchisseuse. Francis Carco évoque le souvenir (approximatif, selon l'intéressée elle-même) d'une certaine Marguerite Thill, dont la sœur, qui tint une blanchisserie au rez-de-chaussée du bâtiment en 1890 ou 1892, offrit au poète un accueil des plus chaleureux :

Verlaine habitait la maison ; et ma sœur, qui était très bonne, le laissait venir se chauffer et faire la causerie. Lui, parfois si hargneux, était toujours d'une correction parfaite envers elle. Je crois même me souvenir (j'ai soixante-quatorze ans) qu'il lui apportait de ses vers (car il n'en était pas avare) et en faisait chauffer les fers à repasser⁴.

Ce fut alors à toute vapeur, on en convient, que Verlaine se construisit un réseau dans la rue de Vaugirard : dans le même hôtel, séjournèrent d'autres membres du milieu artistique comme Gabriel Échaupre, avocat et ami du poète⁵. Le 4 août 1889, durant l'un de ses séjours à l'hôpital, Verlaine demanda à Léon Vanier d'adresser des lettres et journaux à Échaupre, au 4 rue de Vaugirard. À la même adresse, on note la présence d'un autre des proches du poète, Frédéric-Auguste Cazals, comme l'indique la fin d'une lettre de Verlaine à Henri Carton de Wiart datée du 1^{er} juillet 1893 :

Je vais écrire à Maeterlinck. J'ai envoyé à Picard un article que j'avais fait sur lui (après son arrestation) et que le *Figaro* n'a pas cru devoir publier. Mais je ne lui pas parlé [*sic*] des portraits que Cazals vous a envoyés. Écrivez m'en donc — ou à *lui-même*, 4 rue de Vaugirard — un mot.

Toutes mes amitiés chez vous et cordiale poignée de mains de vôtre, Paul Verlaine. Salle Lasègue, lit 24, ~~hôpital~~ Broussais à Montrouge⁶.

¹ Paul Verlaine, *Lettres inédites à divers correspondants*, éd. Georges Zayed, Genève, Droz, 1976, n. 2 p. 57.

² *Ibid.*, p. 147.

³ Fernand Clerget, *Paul Verlaine et ses contemporains par un témoin impartial*, op. cit., 67.

⁴ Cité in Francis Carco, *Verlaine, poète maudit*, Paris, Albin Michel, 2013 [1948], p. 224-225.

⁵ Petit-fils de Jean-Nicolas Pache (1746-1823), ministre de la guerre en 1792 et maire de Paris sous la Terreur, en 1793. Le sonnet que Verlaine dédia à Échaupre (*Dédicaces*, XXII, OPC, 568) s'ouvre sur son aïeul estimé : « Votre grand-père des temps chauds, l'honnête Pache, / Fut un républicain sérieux, simple et franc. / Il méprisa l'argent, abomina le sang / Et mourut vénéré, pur de la moindre tache » (v. 1-4), et s'achève sur un ton pareil : « Et vous mourrez très bien, comme votre grand-père ». Pour sa part, Échaupre dédia à Verlaine un essai nécrologique intitulé « Verlaine vrai » et publié dans *Simple Revue* le 1^{er} février 1896 (soit quelques semaines après la mort du poète). À propos du défunt, il écrivit que « Physiquement, il ressemblait à Socrate, et qu'il eut avec ce grand homme plus d'un rapport. » « Sa principale étude, par exemple, était de se connaître ; aussi Verlaine nous a-t-il laissé mille expressions sincères de ses divers états d'âme. Tel que Socrate encore, et parce qu'il avouait ingénument ses faiblesses, il fut accusé de tous les vices, et si ses envieux ne lui imposèrent pas la ciguë, du moins ils le réduisirent jusqu'à l'inéluctable fin et à la pire misère ». (Cité dans Fernand Clerget, *Paul Verlaine et ses contemporains par un témoin impartial*, op. cit., p. 56).

⁶ Cité dans Bernard Bousmanne, *Verlaine en Belgique : Cellule 252. Turbulences poétiques*, Bruxelles, Mardaga, 2015, p. 223-225 ; c'est Verlaine qui souligne et qui barre le mot « hôpital ».

Une autre lettre au même destinataire atteste de la présence de Cazals à la même adresse quelque six semaines plus tard, le 19 septembre 1893.

Semblable au « pôle antarctique » évoqué par Hugo, la rue de Vaugirard fut un endroit important pour toute une génération d'écrivains qui participèrent aux soirées qui y eurent lieu¹. Plus tard, lorsque Verlaine devint trop faible pour maintenir une activité littéraire dynamique, il continua d'inspirer des productions artistiques : Cazals fit plusieurs portraits du poète à l'hôtel de Lisbonne ; l'un d'entre eux, réalisé dans la chambre n° 10 de l'hôtel de Lisbonne et intitulé *Verlaine au lit, écrivant*, fut acheté par l'État en juillet 1896².

Verlaine décrivit ainsi l'endroit et ses activités :

Mais passons sur cette période d'à peu près six mois par ailleurs racontée et revenons bien vite au Quartier, cette fois rue de Vaugirard, sous les auspices de Maurice Barrès, en un très confortable hôtel tout proche de l'Odéon et qui eut l'heur d'abriter bien des « illustrations » de tous ordres, depuis Gambetta jusqu'à Lebiez, sans compter tant de générations de littérateurs, d'avocats et de docteurs.

Patron et patronne charmants. Table d'hôte toute de famille et en famille, et très variée. Jusqu'à un prêtre s'y trouvait, et je n'hésite pas à confesser – c'est le mot – qu'éclataient maintes discussions, toujours courtoises, souvent plus que vives à propos de mille choses sérieuses et autres. Et quand, après le dessert et avant le café, « Monsieur l'abbé » se retirait pour ses dévotions, la conversation prenait un tour moins contradictoire et tous et toutes tombaient d'accord en propos gentiment légers, parfois, comme la gaze dont ils s'abstenaient parfois aussi. Femmes jeunes et d'esprit, la maîtresse de la maison en tête, hommes, parmi quels le mari d'icelle, diserts et de belle humeur, y allaient de leur voyage au bleu — et parfois rose, pays des fantaisies.

Mes mercredis *battirent là leur plein*, ainsi qu'il est de mode de s'exprimer aujourd'hui : des amis de plus en plus nombreux, flanqués, aussi bien, de simples connaissances, d'indifférents, voire de curieux, surabondaient dans mes salons... composés d'ailleurs d'une très sortable mais seule et unique « carrée ». On disait peu de vers, le *prases*, le *pater familias* qui était donc moi, objectant le plus souvent à ce mode de distraction, mais on riait et, en somme la cordialité régnait³.

Plusieurs lettres rédigées à l'hôtel de Lisbonne témoignent des tentatives de Pauvre Lelian pour obtenir des fonds en plus de la mensualité qu'organisèrent Barrès et Montesquiou. Gabriel de Yturri n'était peut-être pas baron, mais cela n'empêcha pas Verlaine de lui demander de l'argent, le 8 août 1894 :

Je vous serais extrêmement obligé de vouloir bien m'envoyer, dès ceci reçu, s'il vous est possible, et en m'excusant, un billet de 100 francs : c'est pour régler mon hôtel et aussi un peu de monnaie de poche. Combien vous serais-je, en outre, reconnaissant de faire en sorte que la « pension » qu'on veut bien me donner me soit servie dès qu'on pourra⁴ !

Après avoir montré l'importance de la rue de Vaugirard pendant cette période de la vie de Verlaine, revenons brièvement aux dates indiquées sur la plaque qui s'y trouve.

Le poète quitta l'hôpital Broussais le 21 février 1889 pour se rendre à l'hôtel de Lisbonne ; c'est de là qu'il surveilla la publication de *Parallèlement* chez Vanier le 20 juin avant de partir, en juillet, faire une cure thermale à Aix-les-Bains⁵. Pour les cinq années suivantes, et jusqu'en juillet 1894, les adresses correspondent à l'itinéraire retracé par Barrès – quoique de manière incomplète, puisque ce dernier ne prend pas en compte le séjour que Verlaine fit en Angleterre pour donner des conférences à Londres, Oxford et Manchester. Comme il l'avait fait cinq ans auparavant, le poète logea ensuite à l'hôtel de Lisbonne à sa sortie de l'hôpital, le 10 juillet 1894. Il quittait cette fois l'hôpital Saint-Louis, où il était entré le 1^{er} mai. Verlaine essaya d'abord de reprendre la vie commune avec Eugénie Krantz, mais elle refusa ; il s'installa alors à l'hôtel de Lisbonne dans une chambre qui avait vue sur le jardin du Luxembourg, comme l'atteste sa

¹ Fernand Clerget, *Paul Verlaine et ses contemporains par un témoin impartial*, op. cit., p. 66-67.

² *Ibid.*, p. 67.

³ « Au quartier : souvenirs des dernières années », *Le Courrier français*, 2 août 1891, p. 4.

⁴ Paul Verlaine, *Lettres inédites à divers correspondants*, op. cit., p. 226.

⁵ Voir Bernard Bousmanne, *Verlaine en Belgique: Cellule 252. Turbulences poétiques*, op. cit., p. 270-271.

correspondance¹. La première lettre rédigée de cette adresse, envoyée à Léon Deschamps, est datée du 16 juillet. Le 22, il explique ainsi sa situation à Édouard Dujardin – qui n'était pas non plus baron, mais dans le doute...

Dimanche soir, 22-7-94.

Mon cher Dujardin,

Un accident qui m'est survenu près de l'Odéon m'a obligé à prendre, faute de pouvoir être transporté plus loin, la chambre n° 19 de l'hôtel de Lisbonne, 4, rue de Vaugirard. C'est donc là, en attendant que je puisse réintégrer la rue du Cardinal-Lemoine, que je vous serais obligé de m'envoyer, ou de m'apporter plutôt, les épreuves des *Confessions*, quand il y en aura, et le petit solde de 50 francs de l'avance si gentiment faite.

À vous bien cordialement.

Paul Verlaine²

Le dimanche suivant, soit le 29 juillet, il adressa une nouvelle lettre au même Dujardin depuis le numéro « 4, rue de Vaugirard, où retenu par une rechute [, il était] toujours alité³ ». Tout compte fait, le poète dut réussir à tourner la page assez rapidement car le 8 août – moins d'un mois après sa sortie de l'hôpital, et donc après le refus d'Eugénie Krantz – il écrivit à Yturri : « Décidément je ne puis plus vivre avec Mlle Krantz, quelque gentille qu'elle soit au fond mais à cause de son caractère – et du mien – je pense qu'il est meilleur pour moi de rester... célibataire quelque temps⁴ ». Il resta en effet célibataire quelques mois rue de Vaugirard, avant de retourner à l'hôpital (cette fois l'hôpital Bichat) le 1^{er} décembre.

Vers la fin de ce séjour à l'hôtel de Lisbonne, le 26 novembre, Verlaine écrivit à Édouard Dujardin pour le remercier de lui avoir envoyé de l'argent, en permettant ainsi, semble-t-il, de relancer sa productivité littéraire :

J'ai été très souffrant ces deux jours-ci et dans l'impossibilité d'écrire les deux chapitres promis, ainsi que l'accusé de réception des 50 francs si gentiment avancés par vous et qui m'ont tiré une rude épine du pied. Voici ce second devoir accompli. Quant aux chapitres, j'y travaille et serai à même de vous les livrer accompagnés d'autres qui seront les derniers, ou, tout au moins, avant-derniers.

Du reste, et pour ordre, ne donnez ni avancez de l'argent à quiconque que sur un mot d'autorisation de moi, *daté*.

Aussi bien, j'espère aller dans quelques jours vous porter cette copie-là.

Ma meilleure poignée de main,

P. Verlaine⁵.

Le lendemain, mardi 27 novembre 1894, il écrivit cette carte à un destinataire inconnu :

le 27 9^{bre} ... 94.

Cher Monsieur, J'ai
l'honneur de vous informer que
mon adresse est encore une fois
changée et que si vous avez à
m'écrire il faudrait le faire
4 rue de Vaugirard, Paris.

Agréez ma meilleure
poignée de main
P. Verlaine⁶

¹ Verlaine, *Lettres inédites à divers correspondants*, op. cit., n. 3 p. 130.

² *Le Figaro, supplément littéraire*, samedi 16 janvier 1926, p. 3.

³ Paul Verlaine, *Lettres inédites à divers correspondants*, op. cit., p. 144.

⁴ *Ibid.*, p. 226.

⁵ *Ibid.*, p. 147.

⁶ Papers of Katherine Lewis, Bodleian Library, Oxford, MSS. Don. b. 38, b. 38*, d. 201.

La lettre fait aujourd'hui partie de la collection de la bibliothèque Bodleian, à l'université d'Oxford. Plus précisément, elle se trouve dans le fonds Katherine Lewis, légué à la bibliothèque universitaire par Katherine Elizabeth Lewis (1878-1961), fille de l'avocat londonien éminent Sir George Lewis (1833-1911) et de son épouse en deuxième noces, Elizabeth Lewis, née Eberstadt (1844-1931). À leur résidence, au 88 Portland Place (Marylebone, Londres W1), Sir George tint, à partir de 1876, un salon où la *high society* de Londres se réunit pendant une trentaine d'années :

Durant ces trente dernières années, cette maison fut fréquentée assidûment par des peintres, sculpteurs, musiciens, comédiens, écrivains, avocats, hommes politiques [...] être invité chez *Lady Lewis* voulait dire entrer dans un milieu social à la fois fluide et éclectique. Si on avait du talent – dans quelque domaine que ce soit, quasiment – il serait remarqué ici (en fait il avait déjà été remarqué par Elizabeth Lewis, sinon on n'aurait pas été invité)¹.

Les lettres que la famille reçut et plaça dans cette collection sont signées James Barrie, Max Beerbohm, Sarah Bernhardt, Henry James, Camille Saint-Saëns, John Singer Sargent, Ernest Shackleton, Richard Strauss, James McNeill Whistler ou encore Oscar Wilde². Mais les trois volumes sur lesquels la collection est répartie ne se limitent pas aux lettres reçues : l'un d'entre eux est un livre d'autographes dans lequel la collectionneuse glissait des morceaux de papier après y avoir indiqué les noms des célèbres correspondants.

C'est dans cette catégorie qu'il convient de placer les lettres de Zola et de Verlaine qui firent partie de la collection : vraisemblablement adressées à des personnes extérieures à la famille Lewis, ces pièces ont servi à étoffer une impressionnante collection d'autographes. Ont-elles été envoyées à des amis des Lewis puis données à la famille, ou bien tout simplement achetées par la famille ? Quoi qu'il en soit, l'acquisition semble s'être inscrite dans une démarche de collection d'autographes, dont la mode est bien antérieure au XIX^e siècle³.

Nous ne savons pas à qui était adressée la lettre de Verlaine. Cependant, il est intéressant qu'un courrier rédigé depuis la rue de Vaugirard ait trouvé sa place en tant qu'autographe dans une collection étrangère. Ajoutons qu'à quelques portes de l'hôtel de Lisbonne, résida un autre auteur qui, contrairement à Cazals ou Échaupre, ne faisait pas partie du réseau de Verlaine, un auteur dont le nom n'est guère mentionné à côté de celui du poète, à savoir l'écrivain norvégien Knut Hamsun (Knut Pedersen dit, 4 août 1859 – 19 février 1952).

Hamsun vécut à Paris de 1893 à 1895, à l'époque de la rédaction de son plus grand roman, *Pan* (1894⁴). Dès son arrivée en France, il logea gratuitement au-dessous de l'atelier du peintre danois Willy Gretor, au 112 de la place Malesherbes. Après quelques semaines seulement, il emménagea au numéro 8 de la rue Vaugirard, adresse connue pour être alors un des lieux préférés des jeunes Scandinaves à Paris. Hamsun y partagea un deux-pièces au première étage avec l'auteur danois Sven Lange (1868-1930) : le logement comprenait une pièce avec balcon qui

¹ « *Over the next thirty years this house was to be thronged with painters, sculptors, musicians, actors, writers, lawyers, politicians — indeed, from at least the 1880s almost to the time of Lewis's retirement shortly before his death, to be invited to 'Lady Lewis's' was to enter a social milieu at once fluid and eclectic. If you had talent — for almost anything — it would be noticed here (had, in fact, already been noticed by Elizabeth Lewis or you would not have been invited).* » (John Juxon, *Lewis & Lewis: The Life and Times of a Victorian Solicitor*, Londres, William Collins Sons & Co., 1983, p. 115 ; nous traduisons.)

² Sur une page, par exemple, on trouve des autographes de Sarah Bernhardt, Réjane, Mrs Patrick Campbell, Coquelin et Letty Lind ; sur une autre, ceux d'Émile Zola et Paul Verlaine (Papers of Katherine Lewis, Bodleian Library, Oxford, MSS. Don. b. 38, b. 38*, d. 201). Dans la collection se trouve également un cadeau que Wilde offrit à Elizabeth (1844-1931), la femme de Sir George et la mère de Kate : un éventail de plumes d'oiseau fait par des Amérindiens canadiens, dans une boîte en forme de cœur recouverte de papier décoré. Wilde acquit l'éventail lors d'un séjour au Canada et le donna en 1882 à Lady Lewis (qui signa ses lettres à Whistler « Betty »).

³ Voir (pour n'en citer qu'un exemple) l'ouvrage *Catalogue d'une belle collection de lettres autographes tirée du cabinet de M. L*** dont la vente aura lieu le 8 avril 1844 et jours suivants, à 6 heures du soir*, Paris, chez Charon, 1844 ; pour l'étude de ce phénomène à l'époque qui nous intéresse ici, voir Willa Z. Silverman, *The New Bibliopolis: French Book Collectors and the Culture of Print, 1880-1914*, University of Toronto Press, 2008.

⁴ Voir *Pan : d'après les papiers du lieutenant Thomas Glahn*, traduit par Régis Boyer, dans le volume *Knut Hamsun. Romans*, Paris, Le Livre de poche, coll. « La Pochothèque », 1999. Nous tenons à remercier Tessa Shaw de la bibliothèque du Queen's College (université d'Oxford) et Alvild Dvergsdal du Nordlandsmuseet de leur aide précieuse concernant les documents en norvégien de Hamsun.

donnait sur la rue et une petite chambre côté cour¹. De là, avec Lange, Hamsun s'immisça rapidement dans la communauté scandinave qui se réunissait, rive droite, au café de la Régence, en face du Théâtre-Français, véritable pôle pour ses compatriotes, dont il resta toutefois à distance. Aux alentours de l'hôtel de Lisbonne, en plus de Verlaine, Hamsun rencontra Gauguin, Munch, Grieg et Strindberg². Bien plus tard, l'auteur norvégien sera connu pour le prix Nobel qu'il recevra en 1920, puis pour son soutien au régime nazi. À l'époque de son séjour rive gauche, il n'est encore qu'un jeune écrivain étranger et inconnu.

Un jeune écrivain étranger et inconnu, qui semble donc avoir croisé Verlaine : le 1^{er} octobre 1893, Hamsun écrit en effet une lettre à des amis, dans laquelle il réagit à des articles de Johannes Jørgensen publiés dans la revue *Tilskueren*. Ce dernier avait insisté sur l'influence que des auteurs tels que Poe, Baudelaire, Verlaine et Mallarmé, avaient sur la nouvelle poésie danoise. Hamsun s'exclama, témoignant ce faisant d'une connaissance de Verlaine qui allait au-delà de l'œuvre poétique et qui s'approchait plutôt du vécu :

[...] *for Gud skal vide, at Baudelaire er mindst 30 Aar gammel. Mallarmé ligesaa, Verlaine, en gammel Dranker, som jeg ser hver dag her « Kvarteret », har gjort Vers i mindst 25 Aar, skønt han lever endnu*³.

[...] Dieu sait que Baudelaire a au moins trente ans, Mallarmé pareil ; Verlaine, un vieux buveur que je vois tous les jours ici dans le quartier, écrit depuis au moins vingt-cinq ans ; et pourtant il vit toujours⁴.

Quelle a été l'influence de Verlaine sur Hamsun ? Se croisèrent-ils précisément dans la rue de Vaugirard, ou est-ce que l'expression « ici dans le quartier » est susceptible d'inclure le café François I^{er}, qui n'était après tout qu'à trois cents mètres de leur rue ?

S'il est tentant de spéculer sur une ou plusieurs rencontres entre Hamsun et Verlaine, c'est que le premier témoignait déjà d'un intérêt pour la littérature française. Lors d'un de ses séjours à Minneapolis (Minnesota, États-Unis), il avait donné des conférences sur la littérature moderne, réparties sur onze dimanches soirs, du 11 décembre 1887 au 12 février 1888. Hamsun avait inauguré cette série en évoquant des écrivains français – Balzac, Flaubert, Maupassant et Zola – avant de passer aux écrivains scandinaves tels que Bjørnson, Ibsen ou encore Strindberg (ses deux dernières conférences portèrent sur l'impressionnisme et la critique⁵).

Dix ans plus tard, dans un essai sur Strindberg intitulé « Contre l'estime exagérée qu'on voue aux écrivains et à la littérature » (1897), Hamsun rejettera catégoriquement la possibilité d'une littérature engagée et affirmera sa préférence pour Verlaine, « un des fils de Dieu des belles-lettres » et Villon, « autre figure de poète étrange, enfant incontrôlable et insouciant, génie au tempérament farceur⁶ ».

Mais peut-être ces rencontres n'eurent-elles pas lieu. Peut-être le seul contact entre les deux écrivains consista-t-il en cet autographe perdu, objet de collection plutôt que souvenir d'un rapport cordial, voire amical. La question se pose de savoir si Hamsun n'aurait pas été davantage marqué, s'il a vraiment rencontré Verlaine. En effet selon ses biographes, l'auteur norvégien n'aurait pas appris grand-chose sur les Français pendant ses années à Paris⁷.

¹ Voir Robert Ferguson, *Enigma : The Life of Knut Hamsun*, Londres, Hutchinson, 1987, p. 142-144 ; et Ingar Sletten Kolloen, *Knut Hamsun : Dreamer and Dissenter*, traduction de Deborah Dawkin et Erik Skuggevik, New Haven, Yale University Press, 2009, p. 73.

² Régis Boyer, *Knut Hamsun, L'Âge d'homme*, 2002, p. 17.

³ Knut Hamsun, *Knut Hamsuns brev*, éd. Harald S. Naess, vol. 1, 1879-1895, Oslo, Gyldendal Norsk Forlag, 1994, p. 340.

⁴ Knut Hamsun, *Selected Letters*, traduction de Harald Naess et James McFarlane, vol. 1 (1879-1898), Norvik Press, 1990, p. 173-174, nous traduisons. Voir aussi le même ouvrage, vol. 1, p. 277 note 6. Régis Boyer cite le passage sur Verlaine dans son *Knut Hamsun, op. cit.*, p. 305.

⁵ Harald Naess, *Knut Hamsun*, Boston, Twayne, 1984, p. 16. La série fut mentionnée dans John T. Flanagan, « *Knut Hamsun's Early Years in the Northwest* », *Minnesota History*, vol. 20, n°4, décembre 1939, p. 406, ainsi que dans le journal *Svenska folks tidning* dans les numéros des 7, 14 et 21 décembre 1887 et du 1^{er} février 1888 (toujours en forme de dépêche dans la série régulière « *Minneapolis* » qui parut à la page 8 de chaque numéro).

⁶ Cité dans Régis Boyer, *Knut Hamsun, op. cit.*, p. 200.

⁷ Harald Naess, *Knut Hamsun*, Boston, Twayne, 1984, p. 18.

Pourtant, le séjour parisien semble avoir marqué le jeune Hamsun, qui en rapporta une petite anecdote dans une nouvelle intitulée « Un peu de Paris », d'abord publiée en 1897 dans son recueil *Siesta*. Un extrait situé précisément rue de Vaugirard évoque la pénurie que les deux auteurs connurent à l'époque, et le genre de geste amical qu'ils recherchèrent tous les deux :

Un matin, cinq heures. Je suis déjà debout parce que je n'ai pas dormi de toute la nuit. Je suis abandonné et pauvre ; je ne manque de rien, c'est seulement qu'une lettre que j'ai reçue m'a rendu abandonné.

Je sors de ma chambre, descends dans la rue et pénètre dans un bistrot pour cochers. Je demande un café et un cognac. Il y a déjà là les cochers qui prennent leur premier petit déjeuner, cinq cochers qui parlent à haute voix en mangeant.

J'ai une petite photographie à la main, je la regarde et lis d'innombrables fois les deux, trois mots qui figurent au revers. Certes, on m'a demandé de brûler cette photographie, mais je ne l'ai pas brûlée cette nuit. Je la tends au cocher qui est à côté de moi, il la regarde, sourit et dit que j'ai bon goût.

Vous devez vous tromper, dis-je, c'est ma fiancée.

Et alors, il me complimente encore plus de mon bon goût. Il fait passer l'image à ses camarades en répétant que c'est ma fiancée. Tous, ils admirent et s'en réjouissent en parlant haut et en souriant à son propos.

En fait, ce n'est plus ma fiancée, avoué-je. Car j'ai reçu sa dernière lettre hier soir. J'ai la lettre là, c'est elle qui l'a écrite.

Je leur montre la lettre et leur dis où il est écrit qu'elle ne veut plus. Et les cochers ne savent pas lire ma langue, mais lorsque je leur montre à quel endroit c'est écrit, ils hochent la tête et deviennent graves à cause de moi.

Nous buvons ensemble.

Il est cinq heures et quelque.

Une suite de messieurs et de dames entrent en riant. Ils viennent peut-être d'un bal, si tôt le matin, ils sont en tenue de bal, lourds d'insomnie et pâles, mais pleins de gaieté. Eux aussi ont eu l'idée d'entrer dans ce bistrot pour cochers ; ils demandent du café et du cognac. Et les cochers tendent aussi à cette compagnie étrangère la photographie et expliquent dans quelle situation je suis. Ils me regardent tous avec compassion, une grande jeune fille a un air rêveur.

Je reprends du café à cause du cognac et les cochers boivent aussi avec moi à plusieurs reprises. La compagnie étrangère participe, hoche la tête et lève son verre.

Soudain, la grande jeune fille vient vers moi, s'enlève deux roses qu'elle porte à la ceinture et me les tend. Les autres regardent. Je me lève et la remercie, tout chaviré. Elle me prend la tête entre les mains, m'embrasse sur la bouche et retourne à sa place.

Tout le monde marmonne son approbation.

Ces roses avaient tourbillonné une nuit entière et commençaient à se fâner ; mais elles étaient encore grandes et rouge sombre. Je voulus les porter sur moi et cherchai une épingle. On me tendit aussitôt une épingle. Tout le monde voulait m'aider et me rendre service. L'ambiance a rapproché ces gens, un cocher demande où j'habite et s'offre à me conduire gratis chez moi. Quand, de mon côté, je paie toutes les consommations, ils protestent, agitent les bras, se sentent bouleversés, m'accompagnent dehors, prennent congé de moi et me crient des propos cordiaux tant qu'ils peuvent me voir : Bien le bonjour monsieur ! Merci, monsieur !

Un homme se tient au coin du Boulevard Saint-Michel et de la Rue de Vaugirard. Il est boiteux. Il vend des crayons. Cet homme ne hèle personne, il ne dit pas un mot quoiqu'il aimerait bien faire affaire. Puis, un matin, je lui achète un crayon et il ne dit pas un mot alors, en dehors du banal : Merci, monsieur ! Le lendemain matin, j'achète de nouveau un crayon ; — merci, monsieur. Alors, je lui achetai un crayon chaque jour, trois semaines de file. L'homme s'était tellement habitué à moi qu'il tendait carrément le crayon quand il me voyait arriver, et même il se donnait beaucoup de peine à chercher pour moi précisément le meilleur crayon qui lui restait. Mais il ne me dit pas davantage que : Merci, monsieur.

Enfin, un jour, il dit :

Je suis content, monsieur, que vous ayez trouvé un crayon qui puisse vous servir.

Je lui avais acheté alors vingt crayons¹.

En plus de cette référence à la rue de Vaugirard — où la plaque de Verlaine a une voisine, car Régis Boyer attesta en 1999 qu'au numéro 8 de la rue, « une plaque commémorative v[enait]

¹ Knut Hamsun, « Un peu de Paris », traduction de Régis Boyer, dans *Présence de Knut Hamsun : lettres inédites*, dir. Régis Boyer et Jean-Marie Paul, Presses universitaires de Nancy, 1994, p. 215-217.

d'être apposée¹ », — Hamsun mentionna le poète dans plusieurs études critiques. Dans son essai « *Den moderne bevegelse i den norske litteratur* » (1893) consacré à la littérature norvégienne moderne (qui commence aux années 1870), il écrivit :

Det var heller ingen forfatter iblant oss som leverte sin egen selvstendige diktning forskjellig fra den herskende; her i Frankrike har Baudelaires, Goncourts, Verlaines diktning levet side om side med Zolas, i Norge hadde vi ingen sådanne sideskikkelser, alt hos oss var zolisme².

Il n'y a pas d'auteur parmi nous qui a rendu sa propre poésie indépendante, différente de la règle ; ici en France, les poésies de Baudelaire, des Goncourt et de Verlaine ont vécu côte à côte avec celle de Zola, alors qu'en Norvège nous n'avions pas une telle liberté littéraire, tout ici était du zolisme³.

Comme le suggère l'extrait d'« Un peu de Paris » cité plus haut, Hamsun partagea avec Verlaine le besoin d'argent, et si le poète chercha des fonds supplémentaires avec l'aide de Maurras et Montesquiou, Hamsun eut lui aussi besoin de couvrir ses frais. Contrairement à Verlaine, il trouva son baron, ou presque : Albert Langen, fils d'un fabricant de sucre à Cologne. Langen avait voulu établir sa propre maison d'édition et, après avoir rencontré Hamsun (dont il avait apprécié le roman *Faim*⁴), il sauta sur l'occasion. Il fonda la maison Albert Langen Buch- und Kunstverlag (Paris et Cologne) et acheta les droits de traduction de l'œuvre de Hamsun vers l'allemand et le français. Langen eut ainsi son premier auteur et Hamsun une source de revenus sur laquelle il put compter, comme en témoigne la très courte lettre qu'il lui envoya le 26 avril 1894, c'est-à-dire à l'époque où Hamsun et Verlaine vivaient tous les deux rue de Vaugirard, et quelque trois mois avant que le poète demande la même somme à Gabriel de Yturri :

Cher Langen
Et alors, ces 100 francs ?
Nom de Dieu dites-moi si vous ne pouvez pas.
Votre
Knut Hamsun⁵

L'autre anecdote qui relie la résidence d'un écrivain à des besoins plus matériels est la pratique qui consiste à acheter et à protéger des maisons d'écrivains, pratique contre laquelle Hamsun s'acharna dans une lettre adressée à la rédaction du journal *Dagbladet* en 1914, où il protestait :

Rummene og bobavet i Arbins gate vidner jo bare om Henrik Ibsens skjønn på rum og bobave, man tar overtroiske feil når man mener at der er noe annet særmerke ved dem enn vankundighetens. Paul Verlaine holdt mer til i kafeen enn Ibsen bodde i Arbins gate, — så skulde jo Paris' kommune « opbevar » disse Verlainerummene ogå?

Les pièces et le mobilier de l'Arbins gate ne révèlent rien d'autre que les préférences d'Henrik Ibsen en matière de pièces et de mobilier et ce serait une erreur empreinte de superstition que de chercher à y voir autre chose qu'une marque d'ignorance. Verlaine se tenait beaucoup plus souvent dans les cafés qu'Ibsen n'habitait dans son appartement. Pour autant, faudrait-il que la Commune de Paris décide, elle aussi, de « conserver » ces salles⁶ ?

¹ Knut Hamsun, *Romans*, édition de Régis Boyer, traduction de Régis Boyer *et al.*, Paris, Le Livre de poche, coll. « La Pochothèque », 1999, p. 28.

² Knut Hamsun, *Samlede verker*, t. 26 : *Taler på torvet I*, Oslo, Gyldendal, 2009, p. 327-328.

³ Nous tenons à remercier Alvhild Dvergsdal pour l'aide qu'elle nous a apportée en traduisant cette lettre.

⁴ Selon la légende, ce roman de Hamsun aurait inspiré lui aussi une contribution bénévole de la part d'un éditeur : alors à Copenhague, Hamsun aurait confié son manuscrit à Edvard Brandes. Quand, après avoir lu la moitié du roman, Brandes comprit que l'affamé dans le roman était l'auteur, il lui envoya dix kroner ; le geste anticipe celui — identique — de la fin du roman. Voir Dolores Buttry, « *Down and out in Paris, London, and Oslo: Pounding the Pavement with Knut Hamsun and George Orwell* », *Comparative Literature Studies*, vol. 25, n°3, 1988, p. 230. Plus tard, cependant, Hamsun sembla récuser cette histoire apocryphe, disant à Harald Grieg qu'il avait exagéré le « secours » de Brandes, qui lui aurait d'abord prêté deux kroner, puis, plus tard, vingt kroner, sans que Hamsun ne le demande. « Tout a été remboursé assez rapidement », ajouta-t-il (cité dans Sverre Lyngstad, *Knut Hamsun, Novelist: A Critical Assessment*, New York, Peter Lang, 2005, n. 11 p. 340 ; nous traduisons).

⁵ Cité dans Robert Fergusson, *Enigma: The Life of Knut Hamsun*, Londres, Hutchinson, 1987, p. 152, nous traduisons.

⁶ « *Knut Hamsun om Henrik Ibsens vaerelser* », *Utstillingsavisen*, 7 juin 1914, p. 4, repris dans Knut Hamsun, *Taler på torvet*, t. II, Oslo,

Dans cette lettre, Hamsun exprime son vif désaccord à l'égard du phénomène des maisons d'écrivains. Il pense, en l'occurrence, à l'appartement qui avait appartenu à Ibsen à l'Arbins gate et que la ville d'Oslo envisageait de racheter. Ce qu'elle finit par faire, car aujourd'hui on peut visiter l'Ibsenmuseet (musée Ibsen) dans le bâtiment qui fait l'angle entre 1 Arbins gate et 26 Henrik Ibsens gate. Citant le cas de Verlaine en exemple, Hamsun affirme que le poète fréquentait beaucoup plus souvent les cafés qu'Ibsen son appartement. Ironiquement, il se demande si la ville de Paris projette de conserver ces « salles verlainiennes » (« *Verlainerummene* »). Quant au résident de l'Arbins gate, l'anecdote sur Ibsen – qui date de juillet 1896 – est connue depuis longtemps ; il quitta son appartement de l'Arbins gate pour s'installer au Grand Café dans la Karl Johans gate. Une fois assis sur la chaise qui lui était réservée (littéralement, puisque la chaise était dotée d'une plaque où étaient gravés les mots « Réservé au docteur Henrik Ibsen ») il prit une bière allemande, lut le journal... et rentra chez lui sans mot dire à personne.

La comparaison que Hamsun établit entre Ibsen et Verlaine nous frappe, car si on ajoute l'anecdote sur Ibsen à la description du « *gammel Dranker* » que Hamsun fit de Verlaine, le résultat semble faire écho à la description que dressa Charles Maurras dans une lettre à Francis Carco :

Nous nous trouvions, un soir d'hiver, du Plessys, Moréas et moi, dans un café à l'angle de la rue Corneille et de la rue de Vaugirard. Quelqu'un entra. C'était Verlaine qui, totalement insensible à l'émoi qu'il provoquait en nous et s'aidant du bâton qui lui servait de canne, finit par s'accrocher à une table. Il était ivre : outrageusement. Et il riait. Tout à coup, il tira de ses poches un mouchoir noir de crasse, innommable, un chapelet, un couteau, des quignons de pain et les étala devant lui. Ah ! maître ! maître ! s'écria du Plessys en se dirigeant vers le malheureux. Verlaine le regarda, nous regarda puis, ramassant soudain mouchoir, chapelet, couteau et quignon de pain, il les fit disparaître, s'achemina vers la sortie, et disparut dans la rue sombre avant d'avoir pu seulement articuler un mot¹.

Cependant, c'est moins l'anecdote sur Ibsen qui retient notre attention que les liens improbables qui relient ces deux voisins, Pauvre Lelian et l'auteur norvégien qu'il rencontra peut-être lors d'un de ses séjours dans la rue de Vaugirard. En effet, au-delà du fait qu'une feuille de papier signée Verlaine se trouve dans une collection d'autographes à la bibliothèque universitaire Bodleian à Oxford, Hamsun collectionna lui aussi des autographes. Et, le hasard faisant bien les choses – comme il l'expliqua dans une lettre à ses amis Bolette Pavels et Ole Johan Larsen datée du 20 novembre 1898 – il fut un temps en possession de l'autographe de Verlaine :

Et en ce qui concerne les autographes de ces hommes célèbres, par Dieu vous les aurez tous si je reçois quelque chose de ce genre ; mais je ne pense pas que je le ferai. À une époque j'avais celui de Verlaine, mais je ne le retrouve pas. J'ai celui de Tavaststjärna, mais Bolette devrait l'avoir aussi².

Comment Hamsun reçut-il cet autographe de Verlaine ? Les deux auteurs se croisèrent-ils chez la blanchisseuse, dans un café, ou ailleurs dans le quartier situé près de la rue de Vaugirard ? Ou le jeune Norvégien fut-il trop timide pour se présenter au « *gammel Dranker* », se procura-t-il son autographe par un autre moyen, en l'achetant, bien plus tard ? Nous n'en serons peut-être jamais certains, mais la possibilité d'une ou plusieurs rencontres près du « pôle arctique » de la rue de Vaugirard a de quoi nous chauffer les esprits.

Seth WHIDDEN
Université d'Oxford, The Queen's College

Gyldendal, 2009, p. 125. Nous tenons à remercier Éric Eydoux d'avoir confirmé notre lecture de cette lettre de Hamsun.

¹ Cité dans Jean-Jacques Lévêque, *Paul Verlaine, le poète orageux : 1844-1896*, Courbevoie, ACR Édition, 1996, p. 169-170.

² Knut Hamsun, *Selected Letters*, traduction du norvégien vers l'anglais de James McFarlane et Harald Næss, Londres, Norvik Press, vol. 2 (1898-1952), p. 17, nous traduisons vers le français. Hamsun découvrit l'auteur finlandais Karl August Tavaststjärna dans un ouvrage collectif sur Strindberg auquel Hamsun et Tavaststjärna avaient contribué. En 1874, l'auteur et critique littéraire Bolette Christine Pavels (1847-1904) épousa le banquier Larsen (1845-1928).